



Marc Verillotte, 56 ans, nous a reçus chez lui, en banlieue parisienne, le 30 août. Dans le groupe d'assaut du Raid, en 2012, il était notamment chargé des explosifs.

« J'ai affronté Mohamed Merah »

Il y a dix ans, le « tueur au scooter » semait la terreur à Toulouse, annonçant une série d'attentats islamistes sur le sol français. Policier d'élite du Raid, Marc Verillotte a participé à l'assaut qui l'a « neutralisé », le 22 mars 2012. Il nous raconte ces événements de l'intérieur et évoque son quotidien au sein de cette unité hors norme, où il a servi pendant vingt ans.

PROPOS RECUEILLIS PAR GAËTANE MORIN, PHOTOS ARNAUD DUMONTIER.

Sa traque a été suivie par des millions de téléspectateurs, happés par le direct des chaînes d'information en continu. On le surnomme alors « le tueur au scooter », sans savoir qu'il s'appelle Mohamed Merah, que c'est un terroriste islamiste, le premier d'une longue lignée. Le 11 mars 2012, il a exécuté un sous-officier, Imad Ibn Ziaten, avant de récidiver quatre jours plus tard, visant trois militaires qui retiraient de l'argent à un distributeur – un seul surviva. Et puis, le 19 mars, il a semé l'effroi dans l'école juive Ozar Hatorah, à Toulouse, tuant quatre personnes, dont trois enfants. La France est alors en émoi et les forces spéciales, en alerte. Membre du Raid – cette police d'élite spécialisée dans les assauts difficiles –, Marc Verillotte descend à Toulouse le 19 mars dans l'après-midi afin de prêter main-forte à la police judiciaire. Avec son équipe, cet ancien judoka, spécialisé dans les explosifs, se prépare à « serrer » Merah, dans la nuit, selon un scénario éprouvé. Mais, comme l'ancien policier de 57 ans le raconte dans le livre *Au cœur du Raid*, rien ne s'est passé comme prévu.

Le 19 mars 2012, sur le tarmac de l'aéroport de Villacoublay, vous embarquez avec le Raid pour interpellier « le tueur au scooter ». Que savez-vous alors de votre mission et de votre cible ?

Marc Verillotte Je descends avec l'équipe dans le Sud-Ouest pour aider la police judiciaire, parce qu'au rythme où cet homme tue – tous les quatre jours –, il y a urgence à faire avancer les choses. Les résultats de l'enquête sont encore flous. On ne l'a pas identifié, on ne sait même pas qu'il s'agit d'un terroriste. On suit pour le moment une piste d'extrême droite. Alors, pour parer à tous les cas de figure, j'emporte tous mes sacs : mon équipement d'intervention habituel – uniforme noir, fusil d'assaut et chargeurs de rechange –, des tenues et des étuis discrets qui permettent de patrouiller en ville, et du matériel volumineux afin de pouvoir mener des opérations de surveillance à la campagne. Je prends aussi un autre sac qui contient des charges explosives et un vérin hydraulique, pour pouvoir ouvrir une porte. En tout, je pèse 150 kilos – mon gilet pare-balles, mon casque et mon armement font 40 kilos ; mon matériel d'effraction d'urgence, 30 kilos.

Quand acquérez-vous la certitude qu'il s'agit de Mohamed Merah ?

Marc Verillotte L'enquête le cible le 20 mars. On n'a pas le temps d'effectuer toutes les vérifications nécessaires, mais un faisceau d'indices convergent vers lui. Il est trahi par l'adresse IP de l'ordinateur par lequel il a contacté Imad Ibn Ziaten : elle renvoie au domicile de sa mère, à Toulouse. Vers 16 heures, je reçois un appel de ma hiérarchie pour organiser la surveillance de l'appartement de Merah, dans la même ville. Une heure plus tard, nouvel appel : on va finalement le cueillir par surprise, en pleine nuit.

Vous êtes briefé à 18 heures pour une intervention planifiée à 3 h 30. Comment se passe cette réunion ?

La personne des Renseignements généraux en charge du dossier Merah nous présente son profil – un voyou de droit commun, multirécidiviste, qui s'est radicalisé en France, avant de parfaire son parcours djihadiste en Afghanistan, au Pakistan, en Irak... Ça plombe l'atmosphère, qui s'alourdit encore quand l'officier détaille les meurtres, parfois à bout portant. Là, je comprends qu'on s'attaque à du lourd ! D'autant que la Côte Pavée, le quartier où réside Merah, est une zone de deal, donc anti-flics. Je rentre avec les gars pour vérifier mon matériel et me couche vers 23 heures, après avoir réglé mon réveil à 1 h 30.

Quel est votre plan d'attaque ?

Pour ne pas se faire repérer, on renonce à reconnaître les lieux. On sait seulement que son appartement est situé sur un demi-palier, entre le rez-de-chaussée et le premier étage. J'avance en sixième position dans la colonne d'assaut, discrètement. On franchit le hall d'entrée sans faire de bruit ni allumer la lumière. Un collègue pose le vérin hydraulique sur la porte de l'appartement qu'on pense blindée, alors qu'elle ne l'est pas. Elle s'ouvre de 10 centimètres et, là, on n'a pas le temps de s'engouffrer que Merah, sur le qui-vive, nous arrose de balles, un pistolet dans chaque main. Il touche un collègue au genou, un autre dans le sternum. On voulait le cueillir dans son sommeil et on tombe sur un gars parfaitement réveillé, tendu comme une arbalète !

L'assaut va durer trente-trois heures...

Cette première tentative marque une avancée décisive dans l'enquête. À partir de ce moment-là, on sait que c'est bien lui, le « tueur au scooter » ! On se restructure, on va chercher du matériel plus lourd. Faute d'avoir bénéficié de l'effet de surprise, on se prépare à une guerre d'usure : l'assaut va durer. On ignore encore s'il détient des otages. Et on ne peut pas reculer, car il pourrait changer d'appartement, et l'immeuble n'est pas encore évacué. On enclenche une négociation. On ne croit pas à une reddition, mais on a besoin d'obtenir des renseignements. Il avoue tout de suite ses crimes et il parle, beaucoup. Il raconte ses meurtres,



L'assaut au domicile de Mohamed Merah (1), à Toulouse, a duré trente-trois heures, les 21 et 22 mars 2012. Quatre membres du Raid ont été blessés (4), dont Marc Verillotte. Son casque lui a sauvé la vie : la balle qui l'a atteint a laissé un trou de la taille d'une balle de ping-pong (2). Pour épargner sa famille, le policier s'était aménagé un sas de décompression dans le sous-sol de sa maison (3), où il se reposait en rentrant de mission.



dans le détail et avec une froideur à glacer le sang. Il demande à parler à la presse et promet de se rendre à 23 heures. Il gagne du temps.

Où êtes-vous pendant cette négociation ?

Je suis toujours dans la colonne d'assaut, tapi dans la cage d'escalier, en contrebas du demi-palier, à couvert. Dans les deux heures qui suivent notre première tentative d'interpellation, Merah ouvre le feu à sept reprises. On réplique, mais on n'arrive pas à le toucher, on n'a pas d'angle de tir. Il faut faire sauter cette porte qui nous entrave. Je suis le mieux placé pour m'en charger, alors je me dévoue. J'essaie de repositionner le vérin hydraulique en passant mes mains entre les barreaux de la rambarde, sans succès. Je dois y aller, donc, m'exposer. Je remonte les huit marches du demi-étage et me pointe devant la porte de Merah. Il m'épie à travers un trou de balle, me tire dessus, frappant mon casque en plein milieu du front. Je n'ai même pas le temps d'avoir peur, car je ne le vois pas faire. Je bascule vers l'arrière sous



la violence du choc, le Kevlar m'a protégé. Ces balles-là, elles traversent bien mais elles tuent mal. Et la suivante, qui aurait dû m'atteindre à la gorge, finit sa course dans mon épaule gauche, sans faire trop de dégâts. Je tombe dans l'escalier et il vide son chargeur, espérant m'atteindre par ricochet.

Comment vous relevez-vous ?

Je suis persuadé d'être touché à la tête, mais je me sens quand même bien éveillé pour quelqu'un qui vient de se prendre une balle dans le front ! Je passe la main sous mon casque, il n'y a pas de sang. J'entends un collègue hurler : « Marco est touché, il faut aller le chercher ! » Ça me sort de ma torpeur. Je réponds que je vais m'évacuer tout seul. Je rampe jusqu'à la porte arrière du garage, que j'avais ouverte en montant l'escalier, au cas où ça se passerait mal. L'opération est finie pour moi, dix minutes plus tard, je suis à l'hôpital. Je n'arrive pas à dormir, je ne suis pas à ma place. Le médecin du Raid m'informe de l'évolution de la situation, que je regarde tant bien que mal à la télé.

Le Raid finit par riposter à une nouvelle salve et tue Mohamed Merah. Était-ce la première fois que vous étiez confronté à ce type de terroriste ?

Moi, oui, mais pas l'unité. On a souvent dit que 2012, c'était l'année zéro du terrorisme islamiste, mais en réalité, on avait déjà connu cela en 1996. À l'époque, à Roubaix, on avait dû arrêter un commando de braqueurs ultra-violents et radicalisés, qui voulaient faire le djihad.

À l'issue de l'assaut de Toulouse, le Raid a retrouvé les images des crimes de Merah, filmées en GoPro. Les avez-vous visionnées ?

Oui. Étant chargé de l'effraction, donc aussi du déminage en situation d'urgence, je devais les voir. Il fallait que je mesure l'étendue de ses connaissances et le risque potentiel que représenteraient d'autres terroristes dans les années à venir. Sur sa clé USB, il y avait aussi des tutoriels qui expliquaient comment fabriquer un détonateur, un gilet explosif... J'ai aussi vu ce que je n'aurais jamais dû voir, tellement c'est



insupportable. Les cris de ses victimes, leurs regards sont venus se ficher en moi. Leur détresse, leur douleur sont devenues les miennes.

De retour chez vous, comment en avez-vous parlé à votre entourage ?

Marc Verillotte En temps normal, je décomprime avec les gars du Raid, on prend une bière avant de rentrer. Et j'en dis le moins possible à la maison. Nos proches n'ont pas à être percutés par le stress de nos missions. Je m'efforce donc de banaliser l'opération. Mais là, comme j'étais blessé, j'ai dû donner un peu plus d'explications. Il y a eu un avant et un après-Merah : le danger, pour mes proches, est devenu plus concret.

Avez-vous bien dormi, la nuit suivante ?

Avec l'adrénaline, pas trop, mais je n'ai pas connu de stress post-traumatique. Je parle la nuit, je fais des cauchemars, mais je ne crois pas que ce soit dû au Raid, car ça a toujours été ainsi.

Le 9 janvier 2015, vous êtes sollicité pour interpellier Amedy Coulibaly, le djihadiste qui a pris en otage les clients de l'Hyper Cacher, à Paris.

En quoi consiste votre mission ?

Je dois faire sauter la porte de la réserve, à l'arrière du supermarché. Je suis fatigué, car on vient de passer près de quarante-huit heures sans dormir à traquer les frères Kouachi, auteurs de la tuerie de *Charlie Hebdo*. Mais je n'ai pas le temps de tergiverser, il faut aller vite. Je me concentre sur l'explosif et la porte blindée, qui a été renforcée pour prévenir les cambriolages. Je dois évaluer la charge et bien la répartir afin qu'il n'y ait pas d'effet de souffle, ce qui pourrait être fatal aux otages ou à notre colonne d'assaut.

Mais, au moment de positionner l'explosif, on vous prévient par radio qu'il y a une barre de sécurité derrière la porte...

Oui, je venais de placer deux gros tampons d'une centaine de grammes. Je décide donc d'y retourner et d'en ajouter quatre plus petits, pour être sûr d'ouvrir

cette porte. Je n'ai jamais fait ce type de montage, c'est une première. J'ai du mal à les coller, le Scotch double-face ne tient pas.

Êtes-vous fébrile à ce moment-là ?

Non, j'ai appris à faire abstraction de mes émotions. Si je commence à penser à sa kalachnikov pointée derrière, aux 26 otages, aux explosifs qui peuvent avoir été placés dans le magasin, je risque de gamberger et d'être moins efficace. Je me concentre donc sur les questions techniques. J'agis comme à l'entraînement, je répète les mêmes gestes, avec minutie. Puis je cours me mettre à l'abri. Et soudain, la porte s'ouvre, comme si quelqu'un l'avait tirée manuellement. Je me décale pour regarder le résultat et je suis fier de moi. On peut entrer. Personne ne pensait que j'allais y arriver, et je l'ai fait !

Quelques mois plus tard, le 13 novembre 2015, vous participez à la sécurisation du 11^e arrondissement de Paris, après la fusillade au bar À la bonne bière...

Oui, je suis en stage, mais on me sollicite vers 22 heures. Je fais partie de la troisième équipe d'alerte, envoyée au bar À la bonne bière, le premier frappé par les terroristes, qui y tuent cinq personnes. Les policiers ont sécurisé les lieux, ils nous annoncent que deux terroristes sont retranchés dans un immeuble voisin, il faut qu'on aille les chercher. Ce soir-là, je me suis vu mourir onze fois. Dans onze appartements qui n'ont pas ouvert quand on a toqué à leur porte, nous obligeant à forcer les verrous sans brutalité excessive. Si un tueur s'était trouvé derrière, nous guettant par le judas avec sa « kalach », il ne nous aurait pas ratés. Mais il n'y avait personne, sinon des gens apeurés et choqués. Alors, une fois l'immeuble sécurisé, on est allés au Bataclan pour aider les derniers survivants à sortir des toits et des cachettes où ils s'étaient dissimulés.

Après vingt ans passés au Raid, entre 1998 et 2018, vous avez raccroché.

Qu'est-ce qui vous a décidé ?

Ces attentats ont nourri ma réflexion, mais c'est surtout celui de Magnanville, dans les Yvelines, quand un couple de policiers a été tué à son domicile, le 13 juin 2016, qui a servi de déclic. Vingt ans, c'était déjà beaucoup. Je ne voulais pas faire l'année de trop. ■



« Au cœur du Raid », de Marc Verillotte, avec Karim Ben Ismaïl, Les Arènes, 384 p., 22 €.